

le grand service de la ville de Paris. Les personnages y étaient en grand nombre, chevaux marins traînant le navire de la ville de Paris, tritons folâtant tout autour, sur la glace unie des eaux, quel modèle ! quel art de groupement et quelle harmonie dans l'ensemble ! Les candélabres seuls répondaient imparfaitement à cette majestueuse composition ; et on doit le regretter, car il faut des chefs-d'œuvre sans défaut pour excuser la lourde dépense que s'impose une administration publique en faisant de pareilles commandes. Toutefois, les Anglais ont trouvé là une leçon et des modèles dont ils ont dû faire leur profit.

On peut faire un reproche général aux industries de luxe en France, et surtout aux industries de l'ameublement : elles ne se plient pas assez aux mœurs des pays étrangers, et leur exportation en souffre. Ce n'est pas que je leur demande de prendre les défauts des autres ou de sacrifier leur propre originalité ; mais elles pourraient appliquer leur goût et leur habileté à des modèles et à des besoins qui ne sont pas ceux de nos appartements. L'Anglais aime, et non sans raison, les meubles très-solides. Que n'en fabriquons-nous pour lui qui aient le double mérite de la solidité et de la beauté ? Il ne saurait le plus souvent en poser nos pendules de bronze ; que ne tentons-nous son désir en lui envoyant des pendules telles que la mode renouvelée du XVIII^e siècle en suspend aujourd'hui dans nos salles à manger ? Je ne veux citer qu'un exemple. La Belgique, qui a le génie de l'imitation et du commerce, a pris nos modèles ; elle fait, sans frais d'originalité, de belles cheminées en marbre blanc et en marbre de couleur, mais elle en arrondit le foyer à l'image de l'Angleterre, et les dispose pour brûler la houille. Un Anglais préférerait probablement cette adroite combinaison aux cheminées beaucoup plus belles de nos artistes.

« La science et l'art sont les deux mamelles de l'industrie, » disait récemment M. Walewski en rappelant à ses auditeurs la maxime favorite de Sully. C'est la conclusion à laquelle conduisait l'examen des produits exposés par les nations européennes au palais de Kensington ; hormis les matières premières, tous tiraient leur valeur, et pour ainsi dire leur substance, de l'une de ces deux sources de vie, d'un côté la science accomplissant chaque jour dans le monde moderne, qu'elle transforme, les merveilles de la production économique, de l'autre côté l'art animant tout ce qu'il touche d'une étincelle de l'âme humaine et servant à former et à conserver la politesse des mœurs par les jouissances délicates du goût. La science n'est que la cadette, mais elle a en une croissance si rapide qu'elle a de bonne heure prétendu à la domination ; elle domine en effet aujourd'hui dans l'empire du travail. Toujours une, et cependant inépuisable dans la diversité de ses inventions, toujours progressant, elle s'applique à tout, pénètre partout et souvent même devance dans les contrées lointaines la civilisation, qu'elle conduit par la main. L'art, plus divers, plus personnel, plus attaché au génie particulier de chaque peuple, n'est pas soumis aux mêmes lois de développement ; chaque nouvelle découverte s'ajoute au monceau des découvertes précédentes et élève le niveau de la science ; mais l'art ne peut grandir que lorsque le progrès moral ouvre de nouvelles perspectives dans l'âme humaine, et il est subordonné à la venue irrégulière dans ce monde des hommes de génie, qui souvent emportent avec eux leur secret dans la tombe.

Ce qui ressort surtout de l'étude de l'exposition, c'est que, dans les industries que l'art anime non plus que dans celles que gouverne la science, aucune nation ne peut se vanter de jouir d'un monopole absolu. Il y en a qui sont mieux dotées les unes que les autres, celles-ci ayant à leurs pieds le fer et la houille, celles-là possédant en elles le goût du beau et le sentiment de l'harmonie ; mais ce sont des différences qui peuvent presque toujours combler l'énergie morale. Cette Angleterre, la reine de l'industrie, il fut un temps dans l'antiquité où ses habitants étaient des sauvages qui se tatonnaient le corps et le visage, et beaucoup plus tard, au moyen âge, des pasteurs dont la principale richesse consistait dans la vente de leur laine à l'étranger. Cette France, qui brille par le goût des arts, était traitée avec raison de barbare par les Italiens du XV^e siècle. D'où sont donc venus les changements qui ont placé ces deux pays à la tête de l'Europe ? Ce n'est pas d'une aveugle fatalité ; c'est d'une suite d'événements que l'histoire connaît et qui ont leur cause première dans la sage politique des princes, dans l'activité des peuples, dans la volonté de tous. Cette activité, la Belgique, la Prusse, l'Allemagne, la Suisse, d'autres peuples encore, la possèdent, et la concurrence, c'est-à-dire le libre jeu des forces appliquées à la production et à l'échange, l'entretien en ne permettant pas au manufacturier un sommeil pendant lequel ses rivaux du monde entier parviendraient peut-être à le devancer. Il faut marcher en avant, toujours marcher, et cet effort, le seul noble emploi que l'homme puisse faire du

temps qu'il passe en ce monde, contribue doublement à élever le niveau de la civilisation ; car il donne plus de ressort à l'âme et plus de bien-être au corps.

IV.—L'ORIENT ET LE NOUVEAU MONDE.

Le géographe porte les limites de l'Europe jusqu'à l'Oural et au canal de Constantinople. L'économiste et le politique s'arrêtent bien en deçà et sont loin de reconnaître comme européens tous les peuples et toutes les tribus que la conquête et les émigrations ont poussés sur les contrées situées à l'occident de ces frontières. La Russie est européenne sans doute ; la politique l'a depuis plus d'un siècle admise dans ses conseils, et elle s'efforce tous les jours de justifier ce titre en parant sa capitale des pompes de la civilisation et, ce qui vaut mieux, en implantant sur son sol la grande industrie. Qui pourrait soutenir cependant que les Cosaques du Don et les Kalmouks de la Caspienne sont des Européens ?—Les Turcs n'en sont pas non plus ; ce sont seulement, comme on l'a dit avec justesse, des Tartares campés en Europe ; par leurs idées, par leurs mœurs, par leur industrie, ils appartiennent à l'Asie. Ce qui peut paraître plus singulier, c'est que le peuple qu'ils ont si longtemps écrasé de leur grossier despotisme, le peuple grec lui-même, a un caractère plus oriental qu'européen. Le souvenir classique qui nous représente dans les Grecs les champions de la lutte de l'Occident contre l'Orient est un souvenir trompeur ; les Grecs des guerres médiques étaient tout autres que les Hellènes de nos jours, enfants du Bas-Empire, dont les pères, depuis Constantin jusqu'à l'époque de l'asservissement, ont eu des destinées communes avec l'Orient. En mettant le pied dans les îles Ionniennes, qui sont comme l'avant-garde de la Grèce, on sent qu'on entre dans un monde nouveau. On y trouve, comme dans l'Hellade et la Morée, comme en Turquie et en Egypte, les riches broderies d'or ou d'argent sur drap et sur velours. Grecs et Turcs en couvrent également leurs pallicars, leurs selles, leurs babouches, dont le fond, de couleur verte ou cramoisie, redouble encore l'éclat du métal. L'œil pourtant n'en est pas choqué ; il se plaît même à admirer ces splendeurs, qui semblent rappeler le soleil d'Orient, et il reconnaît là l'existence d'un art particulier, qui a ses lois, son harmonie, et qui mérite d'être étudié. Toutefois que l'Européen, qui vit sous un autre ciel et avec d'autres mœurs, ne cherche pas trop à l'imiter dans ses fabriques ; il ne ferait qu'une servile copie, plus fautive encore que celles des dessins de Lyon reproduits à Elberfeld. Cependant la curiosité des amateurs pourrait trouver à se satisfaire non-seulement avec ces objets, mais avec les armes richement ciselées et avec l'orfèvrerie que les Turcs et même les négés du Soudan décorent d'ornements en cannetille ; le commerce pourrait aussi, ce qui donnerait lieu à des échanges plus importants, aller demander à l'Orient ses délicates broderies, qui courent en légers réseaux sur de fines mousselines, ses étoffes diaphanes, que traversent des filets d'or ou d'argent ; la mode qui commence à les goûter trouverait dans leur variété des trésors pour la parure des femmes. Ces articles s'ajouteraient aux tapis de Smyrne, dont la réputation n'est plus à faire, et dont les couleurs si chaudes et si bien fondues n'ont de rivales que dans les cachemires de l'Inde. Hors de là du reste, nulle industrie, des cotonnades grossières, qui laissent une victoire facile aux fabriques de Manchester, et quelques pièces de chaudronnerie, qui en sont encore aux procédés du moyen-âge. Aussi le Levant ne fournit-il guère à l'Europe que des matières premières : huile d'olives, tabac, opium, soie, coton et peaux ; c'était là la partie la plus solide de son exposition, et certainement la mieux appréciée des négociants anglais qui exploitaient cette mine.

A l'autre extrémité de l'Asie, l'Orient était représenté par le royaume de Siam, par la Chine et le Japon : autre groupe et autre race, qui a une civilisation et des mœurs particulières, partant une industrie qui n'est ni celle de l'Europe ni celle du Levant. Le royaume de Siam mérite à peine d'être nommé ; il sent encore le barbare. La Chine, au contraire, ressemble par son industrie à une civilisation décrépite, qui tourne sur elle-même sans pouvoir avancer : ses plus belles porcelaines ne sont pas les plus modernes ; elle en est réduite à se copier, et même, dit-on, à exécuter des dessins chinois qu'on lui expédie de Londres avec la commande ; ses sculptures, curieusement fouillées dans l'ivoire et le bois de sandal, rappellent l'école byzantine par le soin minutieux des détails. L'intérêt se portait plutôt vers le Japon, le dernier venu dans les grandes fêtes de l'industrie. Son exposition était d'ailleurs, sans contredit, la plus remarquable ; ses soies, dont on estimait la dernière récolte à 135,000 balles, seront un précieux supplément pour les fabriques d'Europe, à qui la matière première fait défaut depuis quelques années. A côté de ses beaux colliers de laque, qui sont certainement supérieurs au laquo de Chine, le Japon exposait des instruments de chirurgie qui prouvent que ses artisans ne